

« Ainsi que les anciens méconnaissaient le bleu... »

Michel Orcel

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14925ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Orcel, M. (1991). « Ainsi que les anciens méconnaissaient le bleu... ». *Moebius*, (49), 125–126.

MICHEL ORCEL

Ainsi que les anciens méconnaissaient le bleu
nous nous voyons, nous touchons, nous aimons
sans vraiment nous aimer, nous toucher —
dans cet espace-là, oiseaux, monades
ou signes que la langue nous adresse
dans l'air des rues, tu es là
sans que je sache rien de toi
sinon l'odeur naissante entre nous, ta beauté
peu visible qui m'occupe en silence
avec les mains de l'amour, et le voile, et le sang

*

Près la place Saint-Georges, où je ne t'aime pas
les chiens, l'air bleu du square
et le ruisseau passablement
impur qui tourne
autour de nous comme une fée
nous liant, déliant
de notre foi — puisqu'à présent je sais
tu es légère, tant que je pourrais te porter
et tant que tu t'envolerais mauvais ange
et tes maudits yeux clairs
à peine ornés de violettes comme joues
de vierge à mort blessée, mon amour
les pieds au bord du ruisseau
mais sans casque, bien sûr

*

Dans le bar cette petite chienne
sentait la femme, et c'était émouvant
je pensais à toi sur mes mains sur ma bouche
au milieu du désastre
faute de toi je draguais la petite femelle, son odeur
je lui disais des mots tendres
fillette au poil doux, gracieuse
scélérate, qui m'adopte
pour le sucre dont j'épargne quelques grains
qu'elle lèche sur mes doigts
et le papier qui roule en boule sur la table

*

Querelle d'amoureux rue Pigalle
où j'excite la souffrance
à susciter des vers, aimant ta bouche close
et que furtivement tu te retournes et jettes les yeux
vers moi
oui, quelque part, dans nos nuits dissemblables
et la beauté, le coeur atteint, dans l'éternelle absence
ainsi dans l'ascenseur du rêve
et parvenus au jour, tu me disais
que l'abandon est proche du point de ce parfait amour
à savoir : je suis où tu n'es pas
toi là-haut par les claires fenêtres
moi plus bas, touchant avec les yeux
au loin le dieu du chant et vers toi la surprise

*

Oui, si je me retourne avec le jour amer
et la musique, tu le dis, tu le parles
au lendemain de l'amour s'est cru perdu
pour deux yeux bleus qui dévastaient le chant
et l'inquiétude à cheval
par les branches fouetté jusqu'à la source de cette
poésie
où je t'ai fait entrer
non malgré toi, mais les yeux clos
la conscience casquée
avant de caresser ta pauvre chevelure
en te disant je t'aime ouvre-moi tes jambes
que mon sexe pleure en toi la lumière
où nous ne partageons peut-être rien
mais tu es belle dans tes poils et la douceur
le ventre à peine rond, tes tremblantes épaules
et j'approche en t'embrassant ce goût de la mort
qui me ressemble, et ton odeur voilà
c'est la mienne à présent, que tu aimes, et nos
membres
écartelés pour la petite gloire
que l'instant livre au livre de ton nom d'amoureuse

extrait de *Odor di femmina*
Le temps qu'il fait, 1989